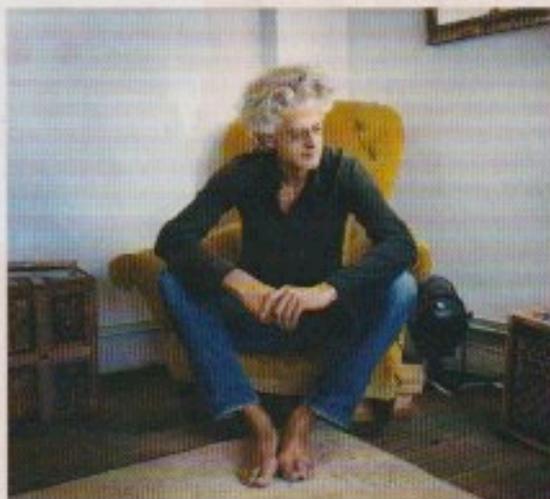


A la recherche de l'audace perdue

Trop sage, le roman français ? Pas pour ces trois écrivains-là, qui osent toutes les expériences en cette rentrée.

Temps retrouvé. Santiago Amigorena part cette fois à la recherche de ses « Premières fois » perdues.



Santiago Amigorena ou Proust à Patmos

Avec « Les premières fois », Santiago Amigorena a osé faire un enfant dans le dos à l'auteur de la « Recherche ». Solaire.

Né en 1962 à Buenos Aires, chassé dans les années 70 par les putschs successifs des généraux latino-américains, Santiago Amigorena est devenu un écrivain français. Ses livres, depuis 1998, sont essentiellement autobiographiques. Consacrés à ses années de formation bien plus qu'à son accomplissement d'adulte, ils tentent de recréer, à travers mille sons, odeurs et souvenirs, la brume où nous évoluons quand notre corps mue irrésistiblement. Chaque étape de cette autogenèse, déjà riche de milliers de pages, se présente en même temps comme un tome de ses œuvres complètes, semé de textes ou de poèmes censés avoir été écrits par lui alors. Des citations d'auteurs, allant de Chateaubriand à Joyce, achèvent de faire de ces livres des millefeuilles sensibles, des mausolées de papier autour de l'artiste en jeune homme.

Amigorena, ici, n'a encore jamais aimé. Il est de ces adolescents que le désir dévore et que toutes celles qui pourraient lui offrir une délivrance changent en statue de sel: la malédiction de Sodome au cœur

même des amours « normales ». Déjà, pourtant, il consigne les effets de cette tétanie sur des feuilles de papier qui se révèlent des peaux de rechange caressables ad nauseam. Il accumule les notations sur-aigües sur la mue qui le frappe et les aventures amoureuses qu'il ne vit qu'en rêve, ou en larmes... Il s'approprie en même temps la culture européenne afin de compenser les pertes d'un exil qui a vu ses parents passer d'un immense appartement à Montevideo à un petit 2-pièces dans le 13^e parisien. Sa graphomanie l'occupe déjà si bien qu'il repousse chaque fois le moment de perdre son hymen, telle une Schéhérazade se sauvant chaque nuit de la « petite mort » en se racontant une nouvelle histoire.

« Une enfance laconique » (1998), « Une jeunesse aphone » (2000), « Une adolescence taciturne » (2002), « Le premier amour » (2004), « 1978 » (2009), « La première défaite » (2012), disaient déjà l'ancrage du projet dans ces années 80 qui marquent pour l'auteur le début de la catastrophe consumériste et de la pornographisation de l'amour. Le titre de ce nouvel ouvrage – « Les premières fois » – relèverait presque du pastiche si ce volume n'était l'un de ses meilleurs aussi, de par sa dextérité à tramer les fils de sa préhistoire avec ceux du temps collectif pour dire l'adolescence, cette épuisante germination.

Amigorena avait annoncé vouloir faire à Proust ce que Joyce fit à Ulysse: un enfant dans le dos; il atteint là une sorte de sommet dans le pillage et le détournement. Toxique pour nombre d'écrivains, Proust fait ici lever la pâte autofictionnelle, éloigne Amigorena des radotages de lycéens pour l'aider à creuser, parfois aidé d'imparfaits du subjonctif, la profondeur du temps perdu et retrouvé. Le sommet de cette littérature douloureuse et auto-ironique se situant encore à Patmos, cette île apollinienne qui le sauve d'un romantisme où le manque et la défaite stimulent un désir obsédant de se dire. La Méditerranée comme délivrance. A l'image de cette vieille cuisinière grecque « se redressant comme une jeune tige de fougère touchée par la rosée », pour esquisser des pas de sirtaki sur la place de son village. Solaire ■

CLAUDE ARNAUD

« Les premières fois », de Santiago Amigorena (POL, 592 p., 22 €).

« Ce n'est qu'aujourd'hui qu'on peut tout à fait comprendre à quel point le prétendu rapport sexuel peut n'être que la négation de l'autre, à quel point l'on couche avec n'importe qui, n'importe comment. » Santiago Amigorena, « Les premières fois ».